

Actualisme et Fiction

Jérôme Pelletier

► **To cite this version:**

| Jérôme Pelletier. Actualisme et Fiction. Dialogue, 2000, 39 (1), pp.77-99. <ijn_00000107>

HAL Id: ijn_00000107

https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00000107

Submitted on 19 Jul 2002

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Actualisme et fiction

JÉRÔME PELLETIER

Université de Bretagne Occidentale

Dialogue XXXIX (2000), 77-99

© 2000 Canadian philosophical Association/Association canadienne de philosophie

Abstract: *The nonexistence of fictional entities does not seem incompatible with their possible existence. The aim of this paper is to give an account of the intuitive truth of statements of possible existence involving fictional proper names in an actualist framework. After having clarified the opposition between a possibilist and an actualist approach of possible worlds, I distinguish fictional individuals from fictional characters and the fictional use of fictional proper names from their metafictional use. On that basis, statements of possible existence involving fictional proper names literally say of fictional characters conceived as abstract objects that they might have been exemplified.*

1. Introduction

Comment expliquer dans une ontologie actualiste la vérité intuitive de certains énoncés sur l'existence possible de personnages de fiction ? Selon nos intuitions pré-philosophiques, des énoncés modaux existentiels contenant en position de sujet grammatical des noms propres de personnages de fiction

comme :

(1) Sherlock Holmes aurait pu exister

sont vrais.

Comme «Sherlock Holmes » est le nom d'un individu fictionnel - le nom d'un individu qui n'existe pas dans le monde réel – nous admettons également la vérité dans le monde réel de l'énoncé suivant :

(1') Sherlock Holmes n'existe pas.

Il s'ensuit que l'expression «Sherlock Holmes » semble être utilisée dans (1) pour faire référence dans un monde possible «non réel » au *fictum* Sherlock Holmes et pour dire de ce *fictum* qu'il aurait pu exister.

Ces intuitions modales pré-philosophiques exprimées à l'aide d'énoncés du type (1) plaident donc, au moins en apparence, en faveur d'une ontologie «possibiliste », c'est-à-dire en faveur d'une ontologie qui accorde l'existence aux objets «simplement possibles ». Selon ces intuitions, le *fictum* Sherlock Holmes serait un individu qui, bien que n'habitant pas le monde réel, existerait dans un ou plusieurs mondes possibles non réels et qui, de plus, serait un objet de référence pour nous, les occupants du monde réel.

C'est pourquoi il paraît difficile de rendre compte de la vérité intuitive de (1) tout en acceptant, conformément à notre projet, une ontologie de type actualiste. En effet, il serait incohérent, dans une ontologie actualiste, d'accorder

l'existence aux objets simplement possibles car cela reviendrait à admettre qu'il y a des objets ou qu'il pourrait y avoir des objets qui n'existent pas^[1]. Selon Alvin Plantinga, l'un des fervents défenseurs de l'actualisme, le seul concept d'existence est celui d'existence *réelle* et l'idée même d'objet inexistant est une confusion^[2].

Notre problème est donc de tenter de rendre compte de la vérité intuitive de l'énoncé (1) sans renoncer à une ontologie de type actualiste. Comment maintenir qu'il n'y a rien de tel que des objets possibles non réels sans nier, en un sens qu'il s'agira de préciser, que Sherlock Holmes aurait pu exister ?

Si nous posons ce problème, c'est parce qu'il nous paraît aussi difficile d'accepter une ontologie possibiliste comme celle qui a été défendue, dans un autre contexte, par David Lewis^[3] que de renoncer à la vérité intuitive exprimée par (1). Il s'agit donc de trouver une manière de «sauver» nos croyances intuitives en la vérité de (1) sans accepter le «réalisme extrême» de Lewis eu égard aux mondes simplement possibles et à leurs occupants, c'est-à-dire en restant actualiste.

2. Deux formes de réalisme modal

David Lewis et Alvin Plantinga font appel à la notion de monde possible pour clarifier les notions de propriété, de proposition, de modalité *de dicto* ou *de re*. Mais ils ne font pas appel à cette notion de la même manière : Lewis le fait de manière possibiliste et Plantinga, de manière actualiste.

Pour Lewis, la notion de monde possible est une notion primitive qui permet de *réduire* les notions de propriété, de proposition, et les notions modales de manière nominaliste. En retour, cette réduction suppose le possibilisme, c'est-à-dire une interprétation des mondes possibles comme autant d'entités à la fois réelles et concrètes^[4].

Pour Plantinga, la notion de monde possible n'est pas aussi philosophiquement prometteuse, elle ne permet pas une *réduction* des autres concepts comme ceux de propriété, etc., mais une *clarification* de ces concepts. De plus, aucune thèse possibiliste n'est impliquée par le concept de monde possible selon Plantinga mais un réalisme métaphysique de type platonicien puisque les mondes possibles sont interprétés comme des états de choses possibles «maximaux» existant non pas concrètement mais à la manière d'entités abstraites^[5]: « [u]n monde possible [...] est un état de choses, et, de ce fait, un objet abstrait » (1976, p. 258.).

On peut synthétiser l'alternative précédente entre ces deux conceptions d'un réalisme modal en reprenant les termes de Lewis (1986) pour qualifier l'actualisme, à savoir ceux « d'ersatz de réalisme modal » et en qualifiant la conception de Lewis de réalisme modal extrême^[6]:

L' «extrémisme» de Lewis

L' « ersatzisme » de Plantinga

Réalisme modal extrême : les mondes possibles n'existent pas simplement en tant que pures créations de l'esprit, comme des artefacts de l'esprit mais réellement, comme des objets relativement familiers, c'est-à-dire des objets possédant une réalité indépendante de notre pensée et de notre langage

Réalisme modal modéré : il y a des faits modaux indépendants de l'esprit que la notion de monde possible peut aider à clarifier dans la mesure où l'on comprend, *contra* Lewis, qu'un monde possible n'est pas une totalité spatio-temporelle concrète mais une entité abstraite.

Une ontologie possibiliste : il existe des individus et des mondes possibles non réels. Les possibilités « non réalisées » ne sont pas réellement non réalisées mais simplement spatio-temporellement séparées de nous.

Une ontologie actualiste : il n'existe pas dans des mondes possibles d'objets ne se trouvant pas dans le monde réel. Le contenu du monde réel épuise les choses qui existent. Et les possibilités qui existent sont toutes des caractéristiques du monde réel.

Nominalisme : parler de propriété et de Réalisme platonicien : un monde proposition, de modalité *de dicto* ou *de* possible n'est pas un objet ou une *re* n'implique nullement d'accepter une somme d'objets spatio-temporels l'existence d'entités abstraites mais celaconcrets mais une entité abstraite requiert de faire appel à la notion de nécessairement existante. C'est un état monde possible. Cette dernière est une de choses « maximal » dont la notion primitive dont on peut dire ce réalisation est possible. qu'elle est sans faire intervenir de notions modales mais des notions nominalistes : un monde possible est une somme d'objets non nécessairement réels ayant entre eux des relations spatio-temporelles.

3. Le possibilisme, l'actualisme et la fiction

Quelle ontologie faut-il accepter pour les personnages de fiction ? Faut-il accepter une ontologie possibiliste d'objets simplement possibles ou faut-il accepter une ontologie actualiste d'objets abstraits ?

Selon Plantinga, la considération que les énoncés :

(2) Hamlet était célibataire

et

(3) Lear avait trois filles

sont des énoncés singuliers vrais sur Hamlet et Lear conduit les possibilistes à accorder l'existence aux objets « simplement possibles » Hamlet et Lear. Cette croyance constitue ce que Plantinga appelle « la Prémisse Descriptiviste »^[7], une prémisse à partir de laquelle on peut construire « l'Argument Descriptiviste » suivant :

1. (2) et (3) sont des énoncés singuliers vrais sur Hamlet et Lear.
2. Hamlet et Lear doivent donc être des objets d'un certain type et doivent avoir de l'être.
3. Or, Hamlet et Lear n'existent pas réellement.
4. Cependant, il est clair qu'ils auraient pu exister.
5. Il doit donc y avoir des mondes possibles dans lesquels Hamlet et Lear existent.
6. Hamlet et Lear sont donc des objets inexistantes possibles, des objets « simplement possibles ».

L'Argument Descriptiviste paraît litigieux car la Prémisse Descriptiviste sur laquelle il repose semble, telle quelle, insoutenable. En effet, les énoncés (2) et (3) ne sont pas vrais *simpliciter* c'est-à-dire vrais dans le monde réel, mais, soit faux si l'on adopte une approche russellienne^[8], soit ni vrais ni faux si l'on

[9]

adopte une approche fregeenne , soit encore « vrais dans la fiction » ou ces noms apparaissent si l'on suit Lewis. Ce dernier ne soutient pas, en effet, que les énoncés (2) et (3) doivent être pris « tels quels » mais qu'il convient de les considérer comme des abréviations pour des phrases plus longues commençant par l'opérateur « Dans telle et telle fiction ... »[\[10\]](#).

Il reste que si l'on accepte de modifier la Prémisse Descriptiviste de manière à traiter les énoncés (2) et (3) comme vrais dans d'autres mondes que le monde réel, la tentation de souscrire au possibilisme est alors très forte. Comme le note Lycan :

Romans et récits semblent généralement dire des choses qui auraient pu être vraies bien qu'elles ne le soient pas. S'il en est ainsi et si la sémantique des mondes possibles constitue notre procédure standard pour traiter les énoncés modaux, alors les phrases figurant dans des fictions sont vraies dans des mondes autres que notre monde et il semble que des individus fictionnels existent dans ces mondes (1994, p. 114.).

En effet, comme Sherlock Holmes, Hamlet ou Lear ne sont pas décrits dans les fictions où ces noms apparaissent comme étant dotés de propriétés contradictoires, on ne voit pas, au moins à première vue, pourquoi il n'existerait pas dans tel ou tel monde possible des individus fictionnels exhibant leurs propriétés.

En revanche, le réalisme modal « extrême » associé au possibilisme doit servir d'antidote à cette tentation possibiliste concernant le statut ontologique des individus fictionnels. Comme le note Sainsbury, « [n]ous sommes tous instinctivement non-réalistes sur la fiction » (1991, p. 280.). Si donc on adopte le point de vue du sens commun, un anti-réalisme sur les individus fictionnels

s'impose^[11]. Il ne peut être question pour le sens commun de considérer que les faits concernant Sherlock Holmes dans les récits de Doyle ou que Sherlock Holmes lui-même ont une existence indépendante de la pensée ou du langage, une existence métaphysiquement indépendante au sens du réalisme modal « extrême » de Lewis. Nous pensons « instinctivement », pour reprendre les termes de Sainsbury, que si Doyle était mort né, Sherlock Holmes n'aurait pas existé. En ce sens, l'existence de Sherlock Holmes dépend ontologiquement de celle de Doyle^[12].

Mais, cette dernière remarque sur nos intuitions anti-réalistes concernant la fiction ne plaide pas non plus en faveur d'une ontologie actualiste pour les personnages de fiction du type de celle de Plantinga où les mondes possibles auraient le statut d'objets abstraits *nécessairement* existants. En effet, de même que le sens commun n'accorde pas une existence *indépendante* aux entités fictionnelles, il ne leur accorde pas non plus une existence *nécessaire*. Il fait partie de notre conception pré-théorique des entités fictionnelles comme Sherlock Holmes, Hamlet ou Lear que celles-ci ont été créées mais qu'aussi bien elles auraient pu ne pas être créées et ne pas exister et que les propriétés possédées par ces individus fictionnels auraient pu être autres qu'elles ne sont. Ces quelques considérations sur la contingence de l'existence des entités fictionnelles semblent donc également nous éloigner, dans une certaine mesure, d'une ontologie actualiste d'objets abstraits pour les personnages de fiction.

Dans notre recherche d'une ontologie pour les personnages de fiction, nous sommes donc placés entre deux écueils : d'un côté, si nous adoptons une ontologie possibiliste, nous courons le risque de doter les personnages de fiction d'une existence indépendante de l'esprit et du langage, et d'un autre côté, si nous adoptons une ontologie actualiste, nous courons le risque de priver leur existence de toute contingence.

Pour éviter ce double écueil, il importe de clarifier ce que nous voulons dire lorsque nous parlons de *l'existence* des personnages de fiction et, corrélativement, ce que nous entendons par « personnage de fiction ». Après avoir accepté plus haut la vérité intuitive que Sherlock Holmes n'*existe* pas (1') ou qu'il aurait pu *exister* (1), nous nions maintenant que Sherlock Holmes possède une *existence* indépendante ou nécessaire et nous acceptons qu'il est vrai de dire du personnage de Sherlock Holmes qu'il *existe* une fois créé ou qu'il aurait pu ne pas *exister* s'il n'avait pas été créé. Il est donc urgent de clarifier notre façon de parler des personnages de fiction. Parlons-nous toujours de la même chose lorsque nous attribuons tantôt l'existence, tantôt l'inexistence à Sherlock Holmes? C'est seulement lorsque nous aurons précisé ces points qui se situent au niveau d'une philosophie du langage que nous pourrions reprendre la discussion ontologique.

4. Usage fictionnel *versus* usage métafictionnel du langage

On peut tenir sur les personnages de fiction au moins deux types de discours, soit parler d'un personnage à la manière d'un auteur de fiction, avec une intention communicative spécifique, soit parler d'un personnage à la manière d'un critique littéraire, c'est-à-dire en traitant le récit où le nom du personnage de fiction apparaît comme un ensemble structuré susceptible d'être décomposé en intrigue, personnage, action et narrateur... Précisons cette distinction classique [\[13\]](#).

4.1. L'usage « fictionnel » du langage

Contrairement à ce que Moore (1933) soutient, lorsque Dickens écrit: (F) « Mme Bardell s'était évanouie dans les bras de M. Pickwick », il ne parle pas de quelqu'un appelé « Mme Bardell » ou « M. Pickwick » car Dickens ne parle alors de rien et ne dit rien sur rien [\[14\]](#). Ce qu'il fait est d'un autre ordre : il fabrique un objet linguistique, une narration, que ces lecteurs peuvent faire semblant de prendre pour une description fidèle des faits et gestes des personnes nommées Bardell et Pickwick [\[15\]](#).

L'usage que Dickens fait du langage quand il écrit (F) est un usage « fictionnel » du langage au sens où Dickens invite le lecteur de la proposition ainsi rendue « fictionnelle » [\[16\]](#) à « faire semblant » de croire une proposition singulière [\[17\]](#) ou, si l'on préfère, à faire semblant de croire qu'un narrateur affirme une proposition singulière [\[18\]](#). En aucun cas, Dickens écrivant (F)

n'invite son lecteur soit, comme le suggère l'actualiste Plantinga, à considérer une proposition générale quantifiée existentiellement [\[19\]](#), soit à croire qu'il est vrai dans la fiction que Mme Bardell s'était évanouie dans les bras de M.

Pickwick. Ce dernier point a justement été souligné par Currie: « [...] quand l'auteur écrit "Holmes est un fumeur", il ne doit pas être compris comme disant qu'il est vrai dans l'histoire que Holmes est un fumeur » (1990, p. 58.).

Il est certainement plus exact de dire que les auteurs Doyle et Dickens accomplissent un acte de « fictionalisation » ou, dans les termes de Wolterstorff (1980), qu'ils « projettent fictionnellement » un état de choses complexe.

Mais l'usage fictionnel des noms « Holmes », « Mme Bardell » ou « M. Pickwick » n'est un usage référentiel *que* dans le cadre du jeu de faire-semblant joué par les lecteurs avec les textes de Doyle et de Dickens : ces auteurs ont seulement l'intention que leurs lecteurs fassent semblant de croire que ces noms fictionnels font référence à des personnes réelles de chair et de sang dont ils décriraient les faits et gestes. C'est pourquoi aucune proposition singulière n'est réellement exprimée par les énonciations fictionnelles de Doyle et de Dickens.

D'un point de vue ontologique, il s'ensuit, contrairement à ce que suggère la Prémisses Descriptiviste, qu'il n'est pas nécessaire d'introduire une ontologie de personnages de fiction pour rendre compte de l'usage fictionnel du langage. En effet, les noms fictionnels « Holmes » etc., ne servent pas, dans leur usage

fictionnel, a faire référence à des personnes réelles ou simplement possibles mais ont pour seule fonction de servir d'« appuis linguistiques », au sens de Walton^[20], dans certains jeux de faire-semblant où il s'agit d'imaginer, entre autre, des personnes de chair et de sang portant les noms cités. Et les personnes de chair et de sang nommées fictionnellement par Doyle ou Dickens ne sont pas plus des entités et des objets de référence que des canards de jeu ne sont des animaux.

Dans cet usage fictionnel du langage, les auteurs Doyle et Dickens ne font pas, en employant des noms de personnages de fiction, référence à une personne réelle ou même à une personne simplement possible. Tout au plus doit-on dire que Doyle et Dickens créent ou introduisent des personnages de fiction^[21] sans intention référentielle mais en nourrissant une intention d'un autre type, « [...] l'intention que [leurs] lecteurs fassent semblant de croire le contenu de [leurs] énonciation[s] » (Currie, 1990, p.147.).

4.2. L'usage « métافictionnel » du langage

Par contraste, s'il s'agit de rendre compte de l'usage métافictionnel^[22] du langage, il paraît nécessaire d'introduire une ontologie de personnages de fiction. La caractéristique centrale d'un usage métافictionnel du langage est, en effet, de traiter un récit de fiction non pas comme un « appui » pour un jeu de faire-semblant mais comme un tout décomposable et constitué d'entités telles une intrigue, des personnages et, éventuellement, un narrateur. Lorsque, par

exemple, un théoricien de la littérature énonce:

(MF) « Quelques personnages dans les pièces de Shakespeare sont névrosés », il ou elle ne se situe pas dans le même registre discursif que Shakespeare lorsque celui-ci écrit ses pièces. En particulier, ce critique n'invite pas son lecteur à faire semblant de croire le contenu de son énonciation mais à littéralement croire ce contenu. Le théoricien, analysant les pièces de Shakespeare, affirme qu'il y a dans ces pièces des personnages de fiction et que des entités qu'il décrit comme étant névrosées existent.

Le point important, pour notre recherche ontologique, est que (MF), à la différence de (F) ou de (2) et (3), exprime une vérité objective et n'a pas simplement l'apparence d'être une quantification existentielle mais a réellement une structure quantificationnelle. (MF) n'énonce pas qu'il est vrai dans les pièces de Shakespeare qu'il y a des personnages névrosés, mais que quelques personnages dans les pièces de Shakespeare sont névrosés. Si les phrases du type (MF) devaient être traduites dans le langage de la logique formelle, on obtiendrait des formules dépourvues d'opérateur intensionnel du type suivant: « $\exists x$ (x est un personnage des pièces de Shakespeare et ...) »

4.3. Une distinction sans différence ?

La thèse d'une distinction entre l'usage fictionnel et l'usage métafictionnel du langage va à l'encontre de celle proposée par Walton (1990)[\[23\]](#). Pour l'auteur

de *Mimesis as Make-Believe*, il n'y a pas de distinction substantielle entre ces deux usages puisque, dans les deux cas, les noms fictionnels serviraient d'« appuis » à des jeux de faire-semblant.

Certes, les apparences linguistiques sont en faveur de la thèse de Walton. Bien souvent, critiques et théoriciens de la littérature s'expriment *comme si* leurs propos ne faisaient que poursuivre ceux des auteurs qu'ils critiquent ou analysent. Mais cette apparence de continuité entre les usages fictionnel et métafictionnel du langage est trompeuse : si le critique « imite » l'auteur qu'il n'est pas en mêlant à son propos du faire-semblant, c'est, peut-on penser, davantage par respect pour les conventions du genre qu'il étudie que parce qu'il partagerait avec cet auteur le même type d'intention communicative:

Si des auteurs en présentant leurs narrations devant le public feignent, dans un certain sens, d'avoir produit des comptes-rendus du passé, alors il n'est pas surprenant que les critiques doivent au moins parfois feindre, dans ce sens, d'être en train de discuter des comptes-rendus du passé (Van Inwagen, 1983, p.76.).

De plus, on peut noter *contra* Walton, que, si celui-ci défend la thèse d'une non-distinction entre l'usage fictionnel et l'usage métafictionnel du langage, cette défense se fait au prix de l'acceptation d'une autre distinction entre deux types de jeu de faire-semblant. Or, la distinction introduite par Walton recoupe exactement la distinction qu'il rejette entre les deux usages du langage. Walton introduit en effet une distinction entre des jeux « officiels » et des jeux « non-officiels » de faire-semblant. Et il apparaît que les premiers sont joués, selon

Walton, lorsqu'il est fait un usage « fictionnel » du langage et les seconds, lorsqu'il est fait un usage « métafictionnel » du langage, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit d'imaginer qu'il existe des choses telles que les « personnages de fiction » qui ont telles et telles propriétés [\[24\]](#).

Enfin, il n'est pas possible, selon nous, de chercher à *expliquer* le potentiel de faire-semblant de tel ou tel récit de fiction, leur fonction d'« appuis » dans des jeux de faire-semblant, à la manière de Walton, sans reconnaître qu'il existe dans la structure de ces récits ou à la base de ces récits, des entités comme des personnages de fiction ou une intrigue. Walton pense être en mesure de montrer, à l'aide de paraphrases complexes, que la signification de toutes les phrases du type (MF) ne porte sur rien d'autre que sur le potentiel de faire-semblant des textes dans lesquels ces phrases figurent ce qui revient, selon nous, à n'accomplir que la moitié du chemin. En effet, l'éventuel succès d'une paraphrase d'un énoncé métafictionnel n'*expliquera* jamais ce qui rend possible le potentiel de faire-semblant de tel ou tel texte. C'est *parce que*, comme nous le notions plus haut, les auteurs de fiction introduisent dans leurs récits des personnages de fiction (mais aussi des villes de fiction, des pays de fiction ...), c'est *parce qu'ils* créent ces personnages, villes et pays de fiction que leurs récits peuvent jouer leur rôle d'« appuis », au sens de Walton, pour des jeux de faire-semblant. Citons une fois de plus Van Inwagen :

Don Quichotte autorise un jeu de faire-semblant dans lequel il est lui-même un appui

et dans lequel quelqu'un disant "Don Quichotte prit des moutons pour des armées" fictionnellement parle en vérité. Je suggère qu'il en est ainsi parce qu'il y a un personnage dans *Don Quichotte* appelé "Don Quichotte" qui prit des moutons pour des armées (1985, p. 422, souligné par l'auteur.).

Au delà du problème technique lié au fait que les tentatives de paraphrase à la Walton des énoncés sur la structure des récits ou, plus généralement, des énoncés métafictionnels, en énoncés sur le potentiel de faire-semblant des textes où l'on trouve ces récits risquent fort d'échouer, au delà de la difficulté technique de toute entreprise visant à montrer que les énoncés métafictionnels, en définitive, ne quantifient pas sur des personnages de fiction et sur d'autres entités théoriques du même genre, il reste que seule l'existence des entités théoriques de la critique et théorie littéraires permet *d'expliquer* le potentiel de faire-semblant de chaque récit.

En d'autres termes, les personnages de fiction et les entités de ce type sont des caractéristiques non-dispositionnelles des textes de fiction, des caractéristiques qui relèvent de leur structure profonde. Et tenter d'ignorer ces caractéristiques profondes ou de les réduire à la mise en jeu d'une capacité à faire semblant, c'est offrir une description très incomplète de la signification de nos énoncés métafictionnels sur la structure des textes de fiction. Bien sûr, les énoncés fictionnels, les récits de fiction ne disent pas qu'il existe des personnages de fiction et des entités du même acabit, et pour une tribu primitive à l'intérieur de laquelle n'existerait qu'une pratique de narration fictionnelle excluant toute

pratique métanarrative, il ne saurait être question d'envisager, comme nous le faisons, une ontologie de personnages de fiction. Mais seul un philosophe pourrait nier que nous ne vivons pas dans des tribus de ce type.

5. Personnages de fiction et individus fictionnels

A la lumière de la distinction précédente entre deux usages du langage, nous sommes en mesure de lever certaines ambiguïtés relatives à l'*existence* des personnages de fiction.

Force est d'admettre que lorsqu'un auteur de fiction et un critique littéraire analysant le récit de cet auteur emploient la même locution « Sherlock Holmes », ils ne parlent pas de la même chose. Dans le premier cas, l'auteur feint de faire référence à un individu *inexistant* possible appelé « Sherlock Holmes » alors qu'il ne parle de rien, et, dans le second cas, le critique fait réellement référence à une entité abstraite *existant* dans le monde réel. Il s'ensuit que Sherlock Holmes peut être conçu de deux façons, soit comme un individu fictionnel *inexistant*, soit comme un personnage de fiction *existant*. Il importe donc de distinguer ces deux conceptions lorsque l'on réfléchit sur les créatures de fiction^[25]. Lycan présente les choses ainsi :

Pour être clair, il faut distinguer les *personnages* fictionnels [...] des *personnes* fictionnelles [...]. Un personnage fictionnel, dans un usage commun de l'expression (cf. Van Inwagen (1977)), est une entité littéraire réelle bien qu'abstraite, ontologiquement sur le même pied qu'un *roman* ou qu'une *histoire*. En un sens, les

personnages sont les constituants propres des romans ou des histoires [Note : en un autre sens, évidemment, les constituants des romans ou des histoires sont des phrases, des mots, des lettres ou d'autres choses du même acabit.] et sont susceptibles d'être décrits et évalués dans les mêmes termes que les œuvres qui les contiennent: un personnage peut être bien dessiné [...] vital ou inessentiel à l'intrigue [...] une réalisation fidèle de l'intention originale de l'auteur [...]. De telles choses ne peuvent (sauf métaphoriquement) être dites de personnes de chair et de sang; pas plus qu'elles ne peuvent être dites d'individus fictionnels dans le sens qui est le mien. Une personne fictionnelle [...] est un *possibilium* non réel possédant dans le monde qui est le sien ou dans des mondes les propriétés données dans quelque [...] fiction. Ainsi, les personnes fictionnelles sont grosses ou minces, malines ou stupides, candides ou perverses [...]

(1994, p. 113-114, souligné par l'auteur.)[\[26\]](#).

Cette distinction entre personnage de fiction et individu fictionnel peut également être exprimée en termes « perspectivistes ». Si on adopte un point de vue externe ou métafictionnel sur le monde fictionnel créé par Doyle - le point de vue « local » du monde réel -, alors « Holmes » est le nom d'une entité abstraite linguistiquement construite par Doyle. Mais d'un point de vue interne au monde fictionnel, un point de vue « exotique » ou fictionnel - le point de vue, en l'occurrence, du narrateur Watson-, « Holmes » est le nom d'une personne fictionnelle, d'un *possibilium* non réel[\[27\]](#).

Sherlock Holmes peut donc être conçu soit comme une entité abstraite créée par l'activité linguistique de Doyle[\[28\]](#), soit comme un individu fictionnel objectivement déterminé. Sherlock Holmes, pourrait-on dire, est conçu dans le

premier cas de façon « *de dicto* » tandis que, dans le second cas, il est conçu de façon « *de re* ». Or, c'est seulement selon la première conception que Sherlock Holmes peut être dit exister dans le monde réel, certes, non pas à la manière des objets physiques mais, n'en déplaise aux nominalistes, à la manière des nombres, comme un objet abstrait. Selon la seconde conception, Sherlock Holmes n'existe même pas dans le monde réel comme un objet abstrait bien que l'on prétende qu'il existe comme un objet physique dans un monde fictionnel. De plus, alors que Holmes conçu *de dicto* peut être dit avoir été créé par Doyle - à la différence, cette fois-ci, des objets abstraits que sont les nombres-, Holmes conçu *de re* n'a pas été créé par Doyle, son existence est même *impossible* avec celle de Doyle : Doyle et l'individu fictionnel inexistant Holmes ne peuvent « cohabiter » dans le même monde. Commençons par préciser ce dernier point.

6. L'impossibilité de Doyle et de Holmes conçu *de re*

Kripke, Kaplan et Barcan Marcus ont montré que les *possibilia* comme Sherlock Holmes ne pouvaient être des objets de référence pour nous, les occupants du monde réel et que cela expliquait leur caractère problématique et « ésotérique ». Barcan Marcus souligne ce point : « [c]e n'est pas [...] l'absence générale de « conditions d'identification » qui rend [les *possibilia*] problématiques. C'est qu'ils ne peuvent pas du tout être des objets de référence » (1986, p. 123.)[\[29\]](#).

En effet, pour être en mesure de faire référence avec l'expression « Holmes » à un *possibilium*, il faudrait pouvoir omettre le point de vue réel ou local qui est le nôtre, c'est-à-dire être en mesure d'ignorer les conditions d'introduction du nom « Holmes » dans notre langage et, ainsi, être en mesure de « se transporter » dans le monde fictionnel décrit par Doyle, un monde dans lequel on imagine que le nom « Sherlock Holmes » est le désignateur rigide d'un *possibilium* non réel. Or, on ne peut aller de notre monde au monde fictionnel de Doyle ou, ce qui reviendrait au même, on ne peut modifier les conventions sémantiques du langage dans et par lesquelles le nom « Sherlock Holmes » a été introduit dans le monde réel avec une intention fictionnelle, c'est-à-dire comme un nom vide.

L'explication de cette impossibilité est que le contenu sémantique d'un nom est nécessairement déterminé *avant* d'être « transporté » dans tel ou tel monde et cela parce qu'un nom fait référence à l'objet qui est son porteur sans faire appel à la médiation d'un complexe propositionnel mais directement. Comme l'ont montré Kripke (1972-80/1982) et Kaplan (1989a, 1989b), aux noms sont associés non pas des concepts mais, d'une façon directe, de simples valeurs sémantiques: leurs référents.

Le nom vide « Sherlock Holmes » étant sans porteur dans le monde réel, il ne peut donc donner lieu à un usage référentiel. Il s'ensuit que l'expression « Sherlock Holmes » ne peut être utilisée ni comme le nom d'un individu

existant dans le monde réel ni comme le nom d'un individu possible non réel sur lequel on pourrait tenir un discours contrefactuel, c'est-à-dire comme un désignateur rigide. En conséquence, l'expression « Sherlock Holmes » ne peut *jamais* fonctionner comme un nom.

Il s'ensuit, comme l'a montré Kripke en formulant sa « thèse métaphysique » sur Sherlock Holmes dans les *Addenda* de *Naming and Necessity* qu'« [...] à supposer que Sherlock Holmes n'existe pas, on ne peut dire d'aucune personne possible que, si elle avait existé, elle *aurait été* Sherlock Holmes » (1972-80/1982, p. 145-146 ; souligné par l'auteur.).

La « thèse métaphysique » de Kripke sur Sherlock Holmes ne signifie pas, selon nous, que le *fictum* nommé « Sherlock Holmes » serait un *impossibilium stricto sensu* ou que son existence serait impossible *simpliciter* mais elle signifie que l'existence du *fictum* nommé « Sherlock Holmes » est *inexprimable* par les habitants du monde réel.

En termes logiques, il n'est pas contradictoire de supposer l'existence de Sherlock Holmes, la négation de son inexistence n'est pas auto-contradictoire, mais nous, les occupants du monde réel qui est le monde de Doyle, ne pouvons *exprimer* cette supposition car nous ne disposons pas de l'outil sémantique qui permettrait de distinguer un monde avec Sherlock Holmes d'un monde sans cet individu particulier. Il n'est donc pas possible de décrire une situation réelle ou contrefactuelle dans laquelle Sherlock Holmes aurait existé. On ne peut dire

d'aucune situation réelle ou possible si, dans cette situation, Sherlock Holmes existe ou aurait existé. C'est pourquoi les *ficta* sont davantage des *esoterica* que des *impossibilia* : ils n'échappent pas aux lois de la logique mais aux lois de la référence qui, à la différence des premières, sont ancrées dans le monde réel.

De même, le monde auquel, fictionnellement, le « point de vue interne » donnerait accès n'est en rien un monde impossible. En effet, de la même façon que l'on comprend la possibilité qu'une personne réelle ou possible possède toutes les propriétés attribuées à Holmes par Doyle dans ses récits, c'est-à-dire la possibilité d'une « coïncidence prédicative massive » notamment parce que Holmes n'est pas décrit comme traçant des cercles carrés ou comme possédant des propriétés contradictoires, on comprend la possibilité qu'existe un monde exemplifiant la longue chaîne de prédicats constitutive du récit de Doyle.

L'existence des mondes fictionnels et des individus fictionnels qui les peuplent est donc impossible relativement au monde réel, mondes et individus fictionnels ne sont pas impossibles *stricto sensu* mais, comme nous le notions plus haut, impossibles avec le monde réel.

De là suit un paradoxe : Holmes ne peut être conçu comme un *possibilium* ou *de re* qu'à la condition d'omettre sa nécessaire impossibilité avec l'individu réel qui est le créateur du personnage de fiction appelé « Holmes ». Or, cela *nous* est impossible. Tout au plus peut-on, avec les lecteurs du récit de Doyle, feindre que cela est possible. Mais nécessairement *l'individu fictionnel* Holmes

ne peut exister que si Doyle, le créateur du *personnage de fiction* appelé « Sherlock Holmes », n'existe pas ou existe sans avoir créé les récits sur Sherlock Holmes. Mais alors, dans ces deux dernières hypothèses, le *personnage de fiction* nommé « Sherlock Holmes » n'aurait pas existé empêchant, du même coup, d'envisager, dans un jeu de faire-semblant, l'existence du *possibilium* portant le même nom.

7. La dépendance existentielle de Holmes conçu *de dicto*

Alors que pour un possibiliste, l'individu inexistant Sherlock Holmes est un très bon candidat au titre de *possibilium* non réel, l'actualiste soutient que Sherlock Holmes n'existe que comme personnage de fiction, c'est-à-dire comme une entité abstraite du monde réel, une entité à laquelle on fait référence en parlant métafictionnellement. Et l'actualiste peut ajouter que si le possibiliste pense autrement, c'est parce qu'il feint de pouvoir adopter un point de vue interne au récit dans lequel le nom « Sherlock Holmes » apparaît, le « point de vue de Watson », alors, poursuit l'actualiste, que ce même possibiliste occupe une place dans le monde réel, le monde de Doyle, qui l'empêche d'adopter un tel point de vue. L'actualiste propose ainsi de « reconstruire rationnellement » le concept érotique de *possibilium* non réel dans les termes abstraits mais, à ses yeux, acceptables de personnage de fiction

Il reste que les personnages de fiction ne sont pas des entités abstraites existant dans *tous* les mondes possibles : dans les mondes où Doyle n'existe pas, ou

dans les mondes possibles où Doyle poursuit sa carrière médicale, ou enfin dans les mondes possibles où Doyle ne crée pas le personnage de Sherlock Holmes mais crée un autre personnage de fiction, le personnage de fiction créé dans le monde réel par Doyle et appelé « Sherlock Holmes » n'aurait pas existé. Les personnages de fiction sont des entités abstraites dont l'existence, à la différence de celle des nombres, est contingente, des entités abstraites, pour reprendre la formule de Thomasson (1996), « dépendantes » : ce sont des membres abstraits contingents du monde réel^[30].

Précisons la nature de cette relation de dépendance en revenant sur le passage de Lycan cité plus haut. Dans cet extrait, Lycan introduit une « trisinction » entre les phrases écrites par Doyle qui, elles, existent concrètement dans le monde réel, le personnage de fiction Holmes créé par Doyle ayant une existence abstraite dans le monde réel et l'individu fictionnel appelé « Sherlock Holmes » dont les lecteurs de Doyle imaginent qu'il existe concrètement dans un monde fictionnel distinct du monde réel, le monde réel étant en l'occurrence, ce que nous avons appelé « le monde de Doyle ». Quelle relation existe-t-il entre les deux termes existants de cette « trisinction », à savoir le personnage de fiction et les phrases écrites par Doyle ?

Le personnage de fiction Holmes n'est pas littéralement *dans* le monde réel : il n'a pas de position spatio-temporelle et il n'est pas identique aux marques linguistiques constitutives du texte de Doyle qui, elles, sont *dans* le monde réel.

Mais le fait de son existence est identique au fait complexe correspondant à l'arrangement de ces marques linguistiques *dans* le monde réel par Doyle. Le personnage de fiction Holmes n'existe pas *dans* le monde réel, mais son existence est, en quelque sorte, « garantie » par l'inscription dans le monde réel par Doyle de certaines marques linguistiques dont l'expression « Sherlock Holmes ». C'est en ce sens que le personnage de fiction Holmes n'existe que conçu *de dicto*, comme une construction linguistique et une entité dont l'existence dépend de l'activité créatrice de Doyle.

Un dernier point : si l'on admet que le personnage de fiction appelé « Sherlock Holmes » a effectivement été créé par Doyle, et si l'on admet, avec Kripke, que les objets existants ont nécessairement l'origine qu'ils ont^[31], alors rien n'empêche d'admettre que ces objets existants abstraits que sont les personnages de fiction ont nécessairement le créateur qu'ils ont. Holmes est une entité abstraite dont l'existence dépend nécessairement de l'acte créatif de Doyle : sans cet acte créatif, point de Holmes.

8. L'ambiguïté des énoncés d'existence sur Sherlock Holmes

A la lumière de la distinction précédente entre individu fictionnel et personnage de fiction, il apparaît que les énoncés d'existence contenant un nom fictionnel, qu'ils soient affirmatifs ou négatifs, sont susceptibles d'être évalués différemment en fonction de l'usage qui y est fait du nom fictionnel.

Si le nom fictionnel est utilisé comme le nom d'un *possibilium* non réel, alors les énoncés d'existence dans lesquels ce nom figure prennent appui sur un jeu de faire-semblant. Si le nom fictionnel est utilisé comme le nom d'un personnage de fiction, alors les énoncés d'existence dans lesquels ce nom figure ne supposent aucun jeu de faire-semblant.

Il suit de cela qu'une assertion d'existence dans laquelle figure la locution « Sherlock Holmes » :

(0) Sherlock Holmes existe

n'est vraie *simpliciter*, c'est-à-dire vraie dans le monde réel, que si elle met en jeu le nom du personnage de fiction. Comme nous l'avons vu, celui-ci existe réellement. Dans le cas où elle met en jeu le nom du *possibilium* non réel, une assertion d'existence n'est vraie que « dans la fiction » ou « fictionnellement vraie » car c'est seulement selon le récit de Doyle que Sherlock Holmes existe.

Si l'existence de Sherlock Holmes est niée, le déni :

(1') Sherlock Holmes n'existe pas

ne peut être compris comme énonçant *de re*, d'un *possibilium* non réel appelé « Sherlock Holmes », qu'il n'existe pas dans le monde réel^[32] pour les raisons qui ont été données plus haut. D'autre part, un déni singulier d'existence contenant le nom « Sherlock Holmes » ne dit pas du personnage de fiction existant Sherlock Holmes qu'il n'existe pas étant donné que le personnage de fiction existe dans le monde réel comme un objet abstrait^[33]. La solution que

nous proposons est que (1') parle réellement du personnage de fiction et dit de ce personnage qu'il n'est pas exemplifié dans le monde réel. Mais, afin d'éviter les complications conceptuelles induites par les distinctions entre individu fictionnel et personnage de fiction et entre « exister » et « être exemplifié », il est commode de s'exprimer en énonçant directement (1'), c'est-à-dire en feignant une référence au *possibilium* Sherlock Holmes pour nier son existence. (1') est donc réellement un déni d'exemplification alors qu'il feint d'être un déni d'existence, c'est un énoncé vrai sur le monde réel tout en étant exprimé sous la modalité discursive du faire-semblant [\[34\]](#).

S'agissant maintenant de l'énoncé modal d'existence :

(1) Sherlock Holmes aurait pu exister,

nous notions plus haut qu'il paraissait difficile de rendre compte de la vérité intuitive de cet énoncé tout en acceptant une ontologie de type actualiste pour les personnages de fiction, notre croyance intuitive en la vérité de (1) semblant nous engager à admettre l'existence du *possibilium* non réel Sherlock Holmes.

Nous sommes peut-être maintenant en mesure de résoudre cette difficulté.

D'une part, une énonciation de (1) ne peut être comprise comme disant *de re*, d'un *possibilium* non réel appelé « Sherlock Holmes », qu'il existe dans un monde possible pour les raisons qui ont déjà été données. De plus, une énonciation de (1) ne dit pas du personnage de fiction existant Sherlock Holmes qu'il aurait pu exister étant admis qu'il existe. De quoi parle donc l'énoncé (1) ?

La réponse actualiste qui s'impose est la suivante : l'énoncé (1) parle en faire-semblant du *possibilium* Sherlock Holmes mais ce qu'il dit réellement est d'un autre ordre : (1) prétend qu'*il y a* un objet possible distinct de tous les objets réels possédant les propriétés attribuées fictionnellement par Doyle à Sherlock Holmes tout en disant réellement qu'*il est possible* qu'il y ait un objet distinct de tous les objets réels exemplifiant les propriétés attribuées par Doyle au personnage de fiction appelé « Sherlock Holmes ». L'énonciateur de (1) feint de parler de Holmes *de re* alors que ce qu'il dit réellement est qu'une certaine proposition est possible, à savoir la proposition qu'il existe une exemplification du personnage de fiction appelé « Sherlock Holmes ».

Pourquoi donc feindre une référence à Sherlock Holmes dans (1) pour exprimer réellement une proposition *de dicto* ? Ici encore, c'est par souci d'économie linguistique et conceptuelle : au lieu de dire qu'une certaine proposition est possible ou qu'il est possible que le personnage de fiction soit exemplifié^[35], ce qui requiert de posséder le concept de personnage de fiction ainsi que de maîtriser la distinction entre exister et être exemplifié, il est plus simple de feindre une référence à l'individu fictionnel Sherlock Holmes pour dire de lui, *de re*, qu'il aurait pu exister en énonçant (1). L'énoncé (1) qui se présente comme un énoncé modal d'existence est en fait un énoncé modal d'exemplification.

Enfin, l'énoncé modal négatif :

(1'') Sherlock Holmes aurait pu ne pas exister,

si cet énoncé est vrai, c'est qu'il fait référence au personnage de fiction existant créé par Doyle pour affirmer de lui qu'il aurait pu ne pas être créé par Doyle et donc, ne pas exister. (1") souligne la dépendance ontologique particulière de Sherlock Holmes. Dans le récit de Doyle, l'énoncé (1") est fictionnellement vrai puisque dans le monde décrit par Doyle, dans le monde où l'on feint que Sherlock Holmes a une existence physique, il est admis que son existence, à la différence de celle de Dieu, est contingente.

On peut résumer les diverses éventualités dans le tableau suivant :

« Sherlock Holmes » nomme :	(0) « <i>Sherlock Homes existe</i> »	(1') « <i>Sherlock Holmes n'existe pas</i> »	(1) « <i>Sherlock Holmes aurait pu exister</i> »	(1'') « <i>Sherlock Holmes aurait pu ne pas exister</i> »
Le possibilium non réel	Fictionnellement vrai	Vrai mais inexprimable sans recourir au faire semblant	Vrai mais inexprimable sans recourir au faire semblant	Fictionnellement vrai

Le personnage de fiction	Vrai	Vrai si et seulement si « exister » signifie « être exemplifié »	Vrai si et seulement si « exister » signifie « être exemplifié »	Vrai
-----------------------------	------	------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------	------

Dans aucune des éventualités, il n'est fait appel à une ontologie possibiliste d'individus fictionnels conformément à notre projet initial. En particulier l'énoncé litigieux (1) est vrai *simpliciter* sans faire référence à un *possibilium* non réel mais énonce qu'il est possible qu'il y ait un objet distinct de tous les objets réels exemplifiant les propriétés du personnage de fiction « Sherlock Holmes » [\[36\]](#).

9. Conclusion

Que fait le lecteur d'un récit de fiction quand il feint que Doyle utilise référentiellement l'expression « Sherlock Holmes » comme sujet de prédications, comme un instrument dont les *tokens* sont utilisés pour garder la trace d'un individu dont Doyle découvrirait les propriétés, « petit à petit »? Ce lecteur imagine des individus fictionnels, c'est-à-dire des exemplifications du personnage de fiction réel Sherlock Holmes dans un monde ou un autre. En d'autres termes, ces possibilités que sont les individus fictionnels, les *ficta* sont toutes des caractéristiques du monde réel.

Certes, pour exemplifier, il faut exister *comme* un objet déterminé. Mais cela ne signifie pas que le lecteur du récit de Doyle imagine l'individu fictionnel Sherlock Holmes de façon déterminée ni qu'il existe un individu fictionnel dans un monde possible qui soit tel que le lecteur l'imagine, *lui*, comme déterminé.

De plus, le lecteur ne peut envisager l'exemplification dans un monde possible de *toutes* les propriétés qualitatives du personnage de fiction : certaines de ces propriétés sont « métafictionnelles » comme « être créé par Doyle », « apparaître dans *n* textes de Doyle », « être un personnage original de la littérature policière ».... Le lecteur n'envisage l'exemplification dans un monde possible que des propriétés « fictionnelles » du personnage de fiction de Doyle, à savoir « être un détective », « résider 221B Baker Street »...., des propriétés correspondant au registre fictionnel du discours [\[37\]](#).

Prenant appui sur le personnage de fiction créé par Doyle et imaginant ses exemplifications possibles, le lecteur donne alors corps à une entité abstraite en la complétant. Les personnages de fiction sont des entités incomplètes, non pas dans le sens où ce serait des objets *inexistants* incomplets de type meinongien mais parce que l'histoire ou les histoires dans lesquelles ces personnages apparaissent et sont créés restent silencieuses sur un grand nombre de points les concernant. A cette incomplétude s'oppose la complétude des individus fictionnels que les lecteurs de fiction imaginent habiter concrètement des mondes possibles dans leur jeu de faire-semblant.

Alors que l'entité linguistique abstraite que Lycan nomme, dans le passage cité, l'« histoire », alors que cette histoire, dans laquelle le nom « Holmes » apparaît et dont le personnage de fiction qui porte ce nom est un constituant, reste silencieuse sur un grand nombre de questions concernant ce personnage - c'est l'incomplétude caractéristique des personnages de fiction, mais des personnages existants! -, les mondes (extra-linguistiques) supposés exemplifier cette histoire, les « mondes qualitatifs de l'histoire » offrent des réponses distinctes à chacune de ces questions. Il importe donc de distinguer « l'histoire » - et « ce qui est vrai dans une histoire » - des « mondes fictionnels » ou des manières possibles dont l'histoire aurait pu être réalisée - et « ce qui est vrai dans les mondes qui réalisent le contenu d'une histoire » - puisque les propositions qui sont « vraies dans une histoire » forment un sous-ensemble de celles qui sont « vraies dans les mondes qui réalisent le contenu du récit ».

En définitive, le lecteur d'un récit de fiction imagine les mondes possibles exemplifiant le contenu de l'histoire et l'individu Holmes comme un constituant de ces mondes sans être en mesure de faire référence à cet individu, il imagine donc les « mondes qualitatifs » de l'histoire racontée par Doyle, sans être en mesure d'identifier les possibilités qu'il imagine : les mondes fictionnels sont les mondes possibles dont le lecteur imagine *de manière qualitative* qu'ils exemplifient le contenu de l'histoire racontée [\[38\]](#). L'auteur de fiction crée un personnage de fiction, une entité abstraite réelle, que son lecteur va utiliser,

dans un jeu de faire-semblant comme un «télescope » pour regarder des mondes possibles comme s'il regardait des pays lointains^[39].

Références bibliographiques

Barcan Marcus, Ruth.

1986 « Possibilia and Possible Worlds », *Grazer Philosophische Studien*, vol. 25-26, p.107-133.

Burge, Tyler

1983 « Russell's Problem and Intentional Identity », dans James Tomberlin, dir., *Agent, Language and the Structure of the World*, Indianapolis, Indiana, Hackett Publishing Company, p. 79-110.

Crimmins, Mark

1998 « Hesperus and Phosphorus : Sense, Pretense, and Reference », *The Philosophical Review*, vol. 107, n° 1, p. 1-47.

Crittenden, Charles

1991 *Unreality : The Metaphysics of Fictional Objects*, Ithaca, New York, Cornell University Press.

Currie, Gregory

1990 *The Nature of Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press.

Donnellan, Keith

1974 « Speaking of Nothing », *The Philosophical Review*, vol. 83, 3-32.

Evans, Gareth

1982 *The Varieties of Reference*, John McDowell, dir., Oxford, Clarendon Press.

Frege, Gottlob

1892/1971 « über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, p. 25-50, tr. fr. par Claude Imbert dans Gottlob Frege, 1971, *Ecrits Logiques et Philosophiques*, Paris, Ed. du Seuil, p. 102-126.

McGinn, Colin

1980 « Truth and Use », dans Mark Platts, dir., *Reference, Truth and Reality – Essays on the Philosophy of Language*, Londres, Routledge & Kegan Paul, p. 19-40.

Haack, Susan

1978 *Philosophy of Logics*, Cambridge, Cambridge University Press.

Kaplan, David

1973 « Bob and Carol and Ted and Alice » dans Jaakko Hintikka & al., dirs., *Approaches to Natural Language*, Dordrecht, Reidel, p. 490-518.

Kaplan, David

1989a « Demonstratives » dans Joseph Almog, John Perry & Howard Wettstein, dirs., *Themes from Kaplan*, New York, Oxford University Press, p. 481-563.

Kaplan, David

1989b « Afterthoughts » dans Joseph Almog, John Perry & Howard Wettstein, dirs., *Themes from Kaplan*, New York, Oxford University Press, p. 565-614.

Kripke, Saul

1972-80/1982 « Naming and Necessity » dans Donald Davidson et Gilbert Harman, dirs., *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 1972, rééd. dans Saul Kripke, 1980, *Naming and Necessity*, Oxford, Basil Blackwell, tr. fr. de Pierre Jacob et François Recanati dans Saul Kripke, 1982, *La Logique des Noms Propres*, Paris, Ed. de Minuit.

Lamarque, Peter

1996 *Fictional Points of View*, Ithaca, New York, Cornell University Press.

Lamarque, Peter & Olsen, Stein Haugom

1994 *Truth, Fiction, and Literature : A Philosophical Perspective*, Oxford, Clarendon Press.

Lewis, David

1973 *Counterfactuals*, Oxford, Basil Blackwell.

Lewis, David

1978/1983 « Truth in Fiction », *American Philosophical Quarterly*, vol.

XV, p. 37-46., rééd. dans David Lewis, 1983, *Philosophical Papers*, vol. 1, New York, Oxford University Press, p. 261-280.

Lewis, David

1986 *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Basil Blackwell.

Loux, Michael

1979 *The Possible and the Actual : Readings in the Metaphysics of Modality*, Ithaca, New York, Cornell University Press.

Lycan, William

1994 *Modality and Meaning*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.

Margolis, Joseph

1983 « Fiction and Existence » dans Joseph Margolis, dir., *The Worlds of Art and the World*, Grazer Philosophische Studien, 19, p. 179-203.

Moore, George

1933 « Imaginary Objects », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Supplementary Volume XII, p. 55-70.

Pears, David

1963/1967 « Is Existence a Predicate ? », *Aquinas Papers* 38, 1963, Aquin Press, rééd. dans Peter Strawson, dir., *Philosophical Logic*, 1967, Oxford, Oxford University Press, p. 97-102.

Plantinga, Alvin

1974 *The Nature of Necessity*, Oxford, Clarendon Press.

Plantinga, Alvin

1976 « Actualism and Possible Worlds », *Theoria*, 42, 1976, p. 139-160,
rééd. dans Michael Loux, 1979.

Plantinga, Alvin

1983 « On Existentialism », *Philosophical Studies*, vol. 44, n° 1, p. 1-20.

Plantinga, Alvin

1985 « Self-Profile » dans James Tomberlin & Peter Van Inwagen, dirs.,
Alvin Plantinga, Dodrecht, D. Reidel.

Russell, Bertrand

1905/1989 « On Denoting », *Mind*, N. S. XIV, rééd. dans R. C. Marsh,
dir., *Logic and Knowledge*, 1956, Londres, Allen et Unwin, tr. fr. par Jean-
Michel Roy, dans *Ecrits de Logique Philosophique*, 1989, Paris, Presses
Universitaires de France, p. 201-218.

Sainsbury, Mark

1991 *Logical Forms - An Introduction to Philosophical Logic*, Oxford,
Basil Blackwell.

Salmon, Nathan

1987 « Existence », *Philosophical Perspectives*, vol. 1, p. 49-108.

Thomasson, Amie

1996 « Fiction, Modality, and Dependent Abstracta », *Philosophical Studies*, vol. 84, n° 2-3, p. 295-320.

Van Inwagen, Peter

1977 « Creatures of Fiction », *American Philosophical Quarterly*, vol. 4, p. 299-308.

Van Inwagen, Peter

1980 « Compte-rendu de A. N Prior & K. Fine, 1977, *Worlds, Times and Selves*, Amherst, The University of Massachusetts Press », *NOÛS*, vol. XIV, n° 2, p. 251-259.

Van Inwagen, Peter

1983 « Fiction and Metaphysics », *Philosophy and Literature*, vol. 7, n°1, p. 67-76.

Van Inwagen, Peter

1985 « Pretence and Paraphrase », dans Peter J. McCormick, dir., *The Reasons of Art: Artworks and the Formations of Philosophy - L'Art a ses Raisons: les œuvres d'art: Défis à la philosophie*, Ottawa, University of Ottawa Press, p. 414-422.

Walton, Kendall

1990 *Mimesis as Make-Believe : On the Foundations of the Representational Arts*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.

Wolterstorff, Nicholas

1980 *Works and Worlds of Art*, New York, Oxford University Press.

Wolterstorff, Nicholas

1985 « Characters », dans Peter J. McCormick, dir., *The Reasons of Art: Artworks and the Formations of Philosophy - L'Art a ses Raisons: les œuvres d'art: Défis à la philosophie*, Ottawa, University of Ottawa Press, p. 394-402.

[1] Dans la littérature philosophique, l'actualisme se décline de multiples façons. Ainsi Plantinga soutient un actualisme selon lequel il n'y a ni ne pourrait y avoir d'objets qui n'existent pas réellement tandis que Salmon est un philosophe actualiste qui n'accepte que la première partie de la thèse de Plantinga et rejette la seconde, cf. Plantinga, 1985 et Salmon, 1987.

[2] Cf. Plantinga, 1976, p. 257.

[3] Cf. Lewis, 1973, 1986.

[4] Cf. Lewis, 1973.

[5] Sur la propriété de « maximalité » des mondes possibles, cf. Plantinga, 1974, p. 44-45.

[6] Sainsbury donne une classification détaillée des positions actualistes et anti-actualistes dans Sainsbury, 1991, p. 279-283.

[7] Cf. Plantinga, 1974, p. 153.

[8] Cf. Russell, 1905/1989.

[9] Cf. Frege, 1892/1971, p. 108-9.

[10] Cf. Lewis, 1978/1983, p. 262.

[11] McGinn remarque également que le discours fictionnel invite à une interprétation anti-réaliste, cf. McGinn, 1980, p. 35.

[12] Sur cette relation de dépendance ontologique, cf. ci-dessous, section 7.

[13] Voir, par exemple, Haack, 1978, p. 72.

[14] Cf. Van Inwagen, 1977, p. 301.

[15] « Fictio », un dérivé de « fingo », signifiait l'action de façonner tout autant que celle de feindre. On retrouve dans le terme moderne « fiction » cette double signification puisqu'il signifie aussi bien l'action de l'auteur d'un texte de fiction qui « fabrique » un objet linguistique que celle de son lecteur qui « fait semblant » de traiter cet objet linguistique comme un récit véridique.

[16] Cf. Currie, 1990, p. 58.

[17] Cf. Walton, 1990, p. 12, 67, 91 et Currie, *ibid.*

[18] Cf. Lamarque & Olsen, 1994, chap. 2, p. 29-52.

[19] Cf. Plantinga, 1974, p. 162.

[20] Cf. Walton, 1990, p. 37-38.

[21] Qu'est-ce qu' « introduire » ou « créer » un personnage ou une ville de fiction ? Ce n'est pas donner l'existence à une entité fictionnelle mais être le premier à tenir un récit de fiction sur telle personne fictionnelle particulière ou sur telle ville fictionnelle particulière. Sur la notion de personnage de fiction, cf. ci-dessous, section 5.

[22] L'expression « usage métafictionnel » est empruntée à Currie mais la description qui en est ici donnée diffère largement de celle proposée par cet auteur, cf. Currie, 1990, p.158 *sq.*

[23] Evans soutient également une thèse de la continuité entre les usages fictionnel et métafictionnel du langage, cf. Evans, 1982, p. 340, 353-363.

[24] Cf. Walton, 1990, p. 416-418.

[25] A la différence de Sherlock Holmes, Napoléon peut être conçu de *trois* façons: comme individu réel, comme personnage de fiction quand nous parlons métafictionnellement *du* Napoléon de *Guerre et Paix* et comme individu fictionnel occupant une place dans le monde imaginé par Tolstoï.

[26] Lycan hérite cette distinction de Van Inwagen, Margolis, Wolterstorff, et Crittenden. Cf. Van Inwagen, 1977, 1983, Margolis, 1983, Wolterstorff, 1980,

1985 et Crittenden, 1991.

[27] Lamarque développe la distinction entre personnage de fiction et individu fictionnel dans les termes d'une opposition entre un point de vue externe et un point de vue interne sur la fiction, cf. Lamarque, 1996. Voir également Crittenden, 1991, p. 94-95. Sur la distinction « personnage fictionnel/personne fictionnelle » de Lycan ou, dans notre terminologie la distinction « personnage de fiction/individu fictionnel », se greffent, outre la distinction mentionnée de deux points de vue sur le récit, d'autres distinctions classiques telle la distinction auteur/narrateur, l'auteur du récit étant situé dans le monde réel et imaginant son récit tandis que le narrateur décrit les mêmes faits comme des faits qu'il connaît. Sur cette dernière distinction, cf. Lewis, 1978/1983.

[28] Cf. ci-dessous, section 7.

[29] Cf. également Kripke, 1972-80/1982, p. 145-146 et Kaplan, 1973.

[30] Cf. Thomasson, 1996, p. 300.

[31] Cf. Kripke, 1972/1982, p. 99-103.

[32] Rappelons que c'est seulement du point de vue local qui est le nôtre que Holmes peut être dit ne pas exister ; du point de vue « exotique » qui est celui, par exemple, de Watson, Holmes existe bel et bien !

[33] Si le nom du personnage de fiction était employé pour nier l'existence de

Sherlock Holmes, cela donnerait lieu à une contradiction référentielle. Sur la notion de « contradiction référentielle », cf. Pears, 1963/1967, p. 97-98.

[34] Crimmins souligne l'avantage qu'il y a à exprimer par la médiation du faire-semblant d'authentiques assertions complexes, cf. Crimmins, 1998.

[35] Rappelons qu'à la différence du cercle carré, il est vrai, et non pas fictionnellement vrai, de dire d'un individu tel que Sherlock Holmes qu'il aurait pu exister. Si l'existence du cercle carré est logiquement impossible ou auto-contradictoire, ce n'est pas le cas de l'existence d'un individu *tel que* Sherlock Holmes.

[36] La distinction entre existence et exemplification est classique dans l'actualisme. Il y a pour l'actualisme des possibilités abstraites non exemplifiées et, à dire vrai, une seule possibilité, le monde réel, est exemplifiée. Sur cette distinction, cf. Plantinga, 1983, p. 4 et Van Inwagen, 1980, p. 252.

[37] Selon nous, les personnages de fiction ne possèdent *réellement* que des propriétés métafictionnelles mais seulement *fictionnellement* les propriétés dites fictionnelles. Contrairement à Van Inwagen qui distingue deux conventions de prédication, nous soutenons qu'un personnage de fiction n'est que le sujet de prédictions métafictionnelles et *fictionnellement* le sujet de prédictions fictionnelles. Pour Van Inwagen, Mme Gamp, en tant que personnage de fiction, n'a aucune des propriétés de la liste des propriétés que Dickens lui

donne dans *Martin Chuzzlewit*. Mais comme il faut bien admettre qu'il y a un sens pour lequel il est vrai que Mme Gamp adore le gin, Van Inwagen introduit le terme technique « contenir » et soutient qu'« [...] alors que Mme Gamp n'a pas la propriété d'adorer le gin, elle la contient » (1983, p. 75.). Van Inwagen appelle la relation spéciale que Mme Gamp entretient avec la propriété d'adorer le gin une « relation d'attribution », qu'il distingue alors de la relation normale de prédication exprimée par « avoir » ou « être ». Par contraste, Mme Gamp a certaines propriétés comme « être une entité théorique de la critique », « ne pas être une femme », « *contenir* la propriété d'être une femme », « avoir été créée par Dickens », cf. Van Inwagen, 1977, p. 305.

[38] Cf. Currie, 1990, p. 146-149.

[39] Cf. la critique par Kripke de la conception des mondes possibles comme des pays lointains : « [u]n monde possible n'est pas un pays lointain qu'on rencontre sur son chemin ou qu'on regarde au télescope » (1972-80/1982, p. 32.).